

Ramón Acín et Huesca

Federico Balaguer

Historien, médiéviste, passionné d'art, vulgarisateur historique et culturel, archiviste, chroniqueur officiel de la ville de Huesca de 1955 jusqu'à sa mort.



La ville de Huesca vue du nord, vers 1898

Au début du XXe siècle, Huesca vit encore sous l'influence romantique de la fin du siècle. De nombreux monuments ont disparu, il y a plus d'un demi-siècle que l'enseignement universitaire a cessé, un déclin économique incontestable frappe la ville ; toutefois, celle-ci conserve toujours sa physionomie particulière et la large place de la cathédrale est un centre religieux, et un forum, et on entend encore les rires des enfants dans les anciennes salles de classe sertoriennes, mais surtout, il y a un air de renouveau que l'on perçoit dans la vie culturelle et sociale. Luis López Allué livre ses romans et ses contes à la presse et écrit les meilleures pages de la littérature aragonaise ; Manuel Bescós, l'éternel « costiste », polit l'or de sa prose magistrale, et Joaquín Cajal, un jeune ingénieur, invente le plan d'irrigation du Haut-Aragon.

Ramón Arsenio Acín Aquilué est le plus jeune de ce groupe d'Oscenses privilégiés qui apportent un souffle nouveau. Il naît au numéro 3 de la rue de las Cortes, l'ancienne maison de la famille Ena ; en face, celle de la famille Ruiz de Castilla, est occupée par une école et celle de la famille Esmir, par la délégation du Trésor. Dans cette maison se trouvait le siège de la CNT en 1936 ; auparavant, si je me souviens bien, l'organisation se trouvait dans la rue San Salvador et dans la rue Quinto Sertorio, dans un local que Ramón louait pour donner des cours de dessin.

Le 27 septembre 1900, il réussit l'examen d'entrée au lycée et pendant six ans, il arpentera le très pur cloître octogonal de l'ancienne université et courra dans la Montañeta, dans les aires de battage de Cáscaro et dans les peupleraies de l'Isuela. Dès la première année, il démontrera sa capacité de création artistique et son imagination débordante, laissant ses camarades et professeurs émerveillés par la perfection de ses cartes, de ses notes sur des paysages pittoresques et



par les caricatures et portraits de ses savants professeurs, les Roméo, Eyaralar, Fernández Enciso, López Bastarán...

L'un de ces professeurs, qui devait enseigner jusque dans les années quarante, Joaquín Monrás, grand, mince, républicain idéaliste et fédéraliste, qui conserva toujours l'accent musical de sa terre natale (la campagne de Tarragone), était le père de celle qui allait devenir la compagne de sa vie, dans la prospérité et dans le malheur, dans la vie et dans la mort. Il est curieux que, malgré sa vocation artistique et ses aptitudes exceptionnelles à la développer, les notes qu'il obtint en dessin n'aillent pas au-delà de « reçu » et un « bien », des notes qui contrastent avec la mention d'honneur en géographie de l'Espagne, obtenue sans doute grâce à la présentation impeccable de ses cartes. Sa rébellion innée l'empêchait peut-être de suivre les directives imposées par son professeur de dessin, qui, je suppose, était Manuel Ros, un dessinateur habile, dont les croquis peuvent être qualifiés de photographiques.

En revanche, Ramón garda toujours un excellent souvenir des cours donnés par le peintre oscense Félix Lafuente, qu'il appela toujours son maître ; « *J'étais le Saint Jean de ses disciples* » dira-t-il plus tard, à la mort de Lafuente en 1927.

Mais Acín, qui ne voulait pas fréquenter l'École des Beaux-Arts, qui était horrifié par les manières, qui n'avait besoin ni de professeurs ni de guides, ne pensa qu'à exprimer son vécu à travers de nouvelles formes. Quelqu'un a dit de lui qu'il était un artiste libertaire et je pense que cela est vrai ; son objectif était la recherche de nouveaux styles, libres de préceptes et d'attaches. Ses innovations reposent sur la simplicité ; bien des fois je l'ai entendu vanter le naturel, les choses simples ; c'est avec des matériaux humbles qu'il réalise ses meilleures œuvres, telles ces figures légères en tôle, qui sont peut-être le meilleur de sa production.

Il adopte une attitude similaire dans le domaine social et citoyen. Son aversion pour les dominations, pour ce que l'on nomme souvent le « pouvoir », et son amour pour les modestes l'ont conduit sur le terrain de l'anarcho-syndicalisme. Sa lutte pour diffuser l'idéologie libertaire et organiser les syndicats de la CNT dans le Haut-Aragon constitue l'un des épisodes les plus importants de notre histoire. Il subordonna fréquemment sa vocation artistique à cette lutte libératrice, à laquelle il consacra toutes ses forces.

Malgré son statut d'Oscense universel, en contact constant avec les milieux espagnols et étrangers, Acín ressentait profondément l'attrait de sa terre, où il est né, a vécu et est mort ; il y exécuta son travail artistique et dispensa son enseignement social. Une bonne partie de son œuvre sculpturale demeure à Huesca, et surtout ces belles cocottes en papier, les *Pajaritas* du parc, qui sont peut-être le plus beau monument aragonais. Espérons qu'un jour, que nous souhaitons très proche, nos musées exposeront son œuvre comme il se doit.

Le résultat de sa dilection pour la ville est la collection de dessins, de rues, de monuments et de paysages de Huesca, qui sont actuellement à l'étude. Certains ont été publiés dans la presse régionale et dans le volume de Ricardo del Arco *Las calle de Huesca* (1922). Parfois, les modèles sont des dessins plus anciens, puisqu'il s'agit de monuments qui avaient déjà disparu à son époque ; parmi ceux-ci, la tour de Santo Domingo, pour laquelle il se serait inspiré d'un tableau de son professeur Félix Lafuente. Le dessin du portail de l'ancienne église de San Vicente ou de la Asunción, attenante à sa maison, est très curieux et présente un grand intérêt historique.



D'autres sont des esquisses inspirées de la vie réelle, comme la Costanilla de Lastanosa ou la Cuesta de la Compañía. La rue de Santiago ou des processions, vue le jour du Vendredi Saint, s'inscrit dans sa ligne interprétative, liée à l'article qu'il publia dans *El Diario de Huesca* sur le *Via Crucis* à Salas. Sa vision de la Calle del Palacio est la première, ou l'une des premières, de l'abondante série picturale sur ce lieu typique de Huesca.

Concernant l'urbanisme de la ville, la suggestion qu'il fit au maire de l'époque, Mariano Cardera, est curieuse, puisqu'il proposa que les nouvelles rues aient des noms de couleurs et que toutes les maisons soient peintes de la couleur de la rue à laquelle elles appartenaient. Son idée, mise en avant dans les pages de *El Diario de Huesca*, de fonder un musée diocésain est également intéressante.

La tendresse qu'il avait pour sa ville natale lui valut parfois des déceptions et des amertumes, comme lorsque la mairie de Huesca décida de confier à un sculpteur étranger et maniéré un groupe de sculptures pour commémorer l'avènement de la Seconde République.

S'il fallait choisir un symbole de sa vie, je choisirais l'une de ses plus belles œuvres : *Un sueño en la prisión* (Un rêve en prison). Ces barreaux qui s'ouvrent, cette colombe en quête de liberté nous montrent très graphiquement à quoi ressembla sa vie. Sa trajectoire de vie fut toujours rectiligne et logique. Il rêva de liberté, pour lui et pour les autres, et détesta la violence. Il n'est pas bon qu'il existe des tyrannies ou des despotismes, mais ce qui est véritablement tragique c'est de penser qu'à tout moment chacun de nous peut devenir un despote. Quand par une chaude journée d'août, le mois de sa naissance, sa vie fut brutalement interrompue, Ramón Acín nous invitait avec sa mort sereine (je répète ce que j'ai dit à d'autres occasions) à préférer tomber en victime, plutôt que de devenir soi-même bourreau. □

